

"Malandrin ?!"

L'inspecteur Nopin, d'habitude si discret, distingué presque, toise cette fois-ci le commissaire Papiéchau avec, dans le regard, une fureur presque palpable.

"Malandrin, oui, lui répond avec bienveillance et flegme le commissaire, aîné indiscutable du commissariat des Piérettes. Il a besoin de quelque chose pour le remettre sur pied, en ce moment.

- Mais enfin, commissaire, on ne va pas lui accorder ce genre de privilèges à chaque fois ? (Voyant une interrogation ironique poindre dans le regard de Papiéchau, l'inspecteur Nopin se reprend.) Vous savez bien que je suis très attaché à Malandrin, commissaire, malgré ses sautes d'humeur et tous ses défauts. Je l'ai adoré dès qu'il est arrivé ici, d'ailleurs, alors que d'autres... enfin... je ne voudrais pas remettre sur le tapis la guéguerre entre lui et Cash, mais...

- Continuez, Nopin.

- Ce que je veux dire, c'est que Malandrin a toujours été un hypersensible, nous nous y sommes faits, mais de là à lui déposer un plateau d'offrandes dès qu'il passe par une période creuse...

- ...non seulement c'est tout ce qu'il mérite, excusez-moi de vous interrompre, mais en plus, vous savez très bien que je ferais la même chose pour chacun d'entre vous. Le problème (il sourit à ces mots), c'est que vous êtes tous jaloux comme des jeunes coqs !"

Nopin savait pertinemment qu'en effet, le seul problème était sa jalousie. Comme un pompier qui passerait sa vie à faire descendre des chats des arbres alors que ses collègues combattent vaillamment l'incendie, les inspecteurs se sentaient floués. Malandrin et son instabilité de caractère ne méritaient peut-être pas d'être envoyés sur une telle mission, si... palpitante.

Si, il le mérite, corrigea Nopin in petto, tandis qu'un soupir s'échappait de son orifice buccal. Mais je suis excessivement jaloux. Et je ne suis pas le seul.

Gadjo avait été à deux doigts de hurler en apprenant que Malandrin allait être chargé de cette enquête. Quant à Cash, malgré la camaraderie virile qui le liait maintenant au fameux cryptologue, il était presque tombé à la renverse en imaginant le lieu paradisiaque dans lequel Malandrin était envoyé. Rien que l'idée le faisait frissonner de plaisir, mais il ne pourrait que fantasmer dessus. *A moins que Malandrin n'appelle des renforts*, s'était-il dit, juste avant de se souvenir que Malandrin n'appelait jamais de renfort.

*There's no feeling in this place
The echoes of the past speak louder than
Any voice I hear right now...*

Malandrin se délectait de cette chanson, non pas parce qu'elle entretenait sa mélancolie, mais au contraire parce que ladite mélancolie le mettait dans l'état idéal pour apprécier l'amère douceur de cette mélodie électrique. Il avait appris à reconnaître ses états d'âme pour ce qu'ils étaient : des flots passagers, auxquels son positivisme naturel pouvait très bien remédier... sauf si les remous de ses pensées venaient s'interposer entre lui et sa confiance en la vie.

Le mental... construction du passé, misérable conglomerat d'expériences passées, qui se voudrait maître à bord alors qu'il nous éloigne inébranlablement de la pure perception du présent. La rébellion de Malandrin contre lui-même avait été inévitable : lorsque d'éternelles

idées névrotiques revenaient lui trotter dans la tête, il les chassait d'un revers d'âme ; car cette étincelle, au fond de lui, qui le faisait avancer dans le silence de la sagesse, cette Lumière était toujours là.

Presque un mois que Camille n'était plus là, la belle Camille, le coup de foudre, l'éclair paralysant... la belle Camille dont le regard hémostatique lui avait fait ravalé tant de noirceur, l'avait éclairé de l'intérieur avec une telle puissance... un mois déjà qu'ils n'étaient plus ensemble. Deux ans de paradis, quelques mois de difficiles questions, puis la dure décision qui dénoue tout : elle avait décidé de rompre, deux jours plus tard elle jetait ses vêtements dans un sac de voyage pour aller le déposer chez une amie, deux semaines plus tard elle emménageait dans un nouvel appartement, rien qu'à elle. Ils se voyaient encore deux à trois fois par semaine, discutaient de choses et d'autres. Parfois ils débattaient les nouvelles conclusions qu'ils avaient tirées l'un et l'autre, concernant les derniers mois de leur relation, puis ils concluaient tous les deux que, dans l'ensemble, leur relation avait été trop belle pour qu'ils soient prêts à se rengager avec quelqu'un.

Bien entendu, cela n'empêchait pas la mélancolie. Mais Malandrin ne détestait pas cette mélancolie ; il la cultivait, au contraire, comme un passage naturel et sain. Pour le reste... *qui vivrait verrait*, hein ?

Il reprit les paroles du refrain de sa chanson fétiche, qui revenait après un passage plus énergique :

*Don't you ever try to be
More than you were destined for
Or anything worth fighting for
There's no feeling in this plaaaaace...*

Ce fut le moment que choisit son téléphone pour sonner. A deux doigts de l'orgasme musical, à une mesure et demie du contrepoint G, l'acidité du "tulululut" bitonal craché d'un haut-parleur coréen vint projeter son horrible piquant synthétique sur la densité organique d'une musique sortie des tripes d'un parolier/compositeur hypersensible au talent émotivogène (et lacrymogène) indéniable.

"Allo ? fit Malandrin amèrement.

- Malandrin ? Papiéchau à l'appareil. Nous avons une mission pour vous. Je suis sûr que ça va vous plaire."

Il lui sembla reconnaître la voix de Gadjó, qui criait "enfoiré de veinard !" en arrière-plan.